

Notes américaines (II)

Serge Fauchereau

Volume 18, numéro 4-5 (106-107), juillet-octobre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fauchereau, S. (1976). Compte rendu de [Notes américaines (II)]. *Liberté*, 18(4-5), 343–357.

Chroniques

en toute liberté

NOTES AMÉRICAINES (II)

Vers le 26 septembre 73. W. H. Auden est mort cette semaine, et Neruda la semaine d'avant ; ce mois de septembre est funeste aux poètes. Hors quelques très belles séquences comme *Les Hauteurs du Macchu-Picchu*, je n'ai jamais été très enthousiaste de Neruda ; souvent bavard, trop de déchet, il me semble. Et je n'avais pas beaucoup d'enthousiasme pour Auden non plus ; je dis cela très ingratement, malgré les compliments qu'il m'avait adressés publiquement au festival de Struga pour la traduction de quelques-uns de ses poèmes. Auden est très adroit mais très réactionnaire sur le plan prosodique avant de le devenir sur le plan de la pensée. Il n'importe, c'étaient deux bons écrivains ; l'un à droite, l'autre à gauche.

30 septembre. Je reviens de Boston où j'ai passé trois jours et demi chez Denise Levertov. J'étais en correspondance irrégulière avec elle depuis sept ou huit ans mais je ne l'avais jamais rencontrée. Une petite femme brune, vive et bavarde, loin de porter ses cinquante ans. Je me sens tout de suite à l'aise. Elle habite une grande maison dans la banlieue de Boston, à Somerville. Elle vit là seule ; son fils est au Mexique et son mari je ne sais où. De son mari, elle me parle d'emblée et m'en parlera souvent comme s'il venait de quitter la maison l'instant d'avant. En fait elle en parle trop et l'on finit par avoir la conviction qu'il a pris le large. C'est qu'il ne doit pas être facile d'être le mari de Denise Levertov, écrivain connu, le mari d'une femme dominatrice, efficace, sûre

de soi. Le soir, elle me donne à lire des poèmes de son mari ; ils ne sont pas bien fameux ; ce sont surtout des confessions un peu embarrassantes à lire, même si c'est Denise elle-même qui me les donne à lire.

Ce qui est agréable chez Denise, c'est qu'elle ne pose pas à l'intellectuelle. Elle me parle d'une récente manifestation politique en faveur des Portoricains à laquelle elle a participé, tout en brassant dans une casserole des bettes en sauce (des bettes ! quel hasard ! mon légume préféré !) ou en trimballant une caisse de livres. « Il y a pourtant des fois, dit-elle, où il vaudrait mieux ne pas rencontrer tel ou tel écrivain ; tenez : G., par exemple. Ça y est, je devinerais, même si on ne m'en avait pas déjà parlé : elle a publié un choix de poèmes de G. qu'elle a traduits après un très cordial échange de lettres avec le poète. Et lorsqu'il y a eu ce festival mondial de poésie à Stony Brook (Vasko Popa, Francis Ponge, Gunnar Ekelöf, Octavio Paz, Duncan, Ginsberg, etc.), elle l'a rencontré... Hélas, car notre poète français, heureux de voir qu'il ne s'agissait pas d'une vieille dame ou d'un laideron bouton-neux a aussitôt entrepris de la poursuivre de très entreprenante façon ; les autres poètes avaient été très amusés par les tribulations de Denise avec son poète français. C'est pourtant un excellent poète », conclut-elle. C'est bien aussi mon avis ; mais il est plus facile d'être son ami quand on est un homme.

Le lendemain nous allons à Tufts University où elle enseigne. D'abord un cours devant de nombreux étudiants, expliquant un poème de W. C. Williams, « I will teach you my townspeople / How to perform a funeral. » Le poème est assez ambigu, mais en enseignante née (une forme d'enseignement autoritaire, valable, certes mais qui n'est pas la mienne) elle impose son interprétation. Malgré son invite je ne dis pas un mot. Nous déjeunons sur la pelouse lorsqu'un étudiant vient interrompre le pique-nique pour parler d'une manifestation à la mémoire de Neruda ; elle ira, bien sûr. Le cours suivant est un « poetry workshop » ; il n'y a que huit ou neuf étudiants dans cet atelier de poésie, ce qui le rend plus agréable que le cours précédent. Enseigner à écrire la poésie, enseigner à devenir écrivain, n'est-ce pas une idée américaine ? Je ne suis pas entièrement convaincu par le

système, même dans le cas où c'est un bon écrivain doublé d'un bon enseignant qui professe. Ne risque-t-on pas de faire inconsciemment des disciples ? Et que se passe-t-il lorsque c'est un écrivain de deuxième ou troisième catégorie qui enseigne ? Dans le cas présent, on fait des exercices poétiques : sur un sujet donné ou avec telle ou telle condition, ou bien la traduction d'un poème. Il est probable qu'il en sort des artisans appliqués, peut-être des écrivains professionnels pour classe moyenne, tels que l'Amérique en produit à la pelle ; mais des Pound, des Williams, des Faulkner, je me demande ... Les étudiants à tour de rôle lisent leur poème et on critique, en tâchant tout de même et quoi qu'il en soit de trouver quelque chose de positif à dire ... C'est la fonction de l'enseignement : ne pas décourager s'il n'y a rien et encourager s'il y a quelque chose. Je me demande s'il n'y aurait pas quelque honnêteté à décourager certains. Non, sans doute. C'était en tout cas intéressant à voir.

En revenant par un beau soleil nous découvrons tout à coup au détour d'une rue, deux arbres rouges et jaunes, flamboyant de toutes leurs couleurs d'automne, l'été indien. C'est magnifique. De joie, nous entreprenons quelques pas de danse sur le trottoir.

Dans la soirée, comme elle a reçu les épreuves de son prochain livre, un recueil de notes et articles intitulé *Le Poète dans le monde*, nous entreprenons de classer cela par paquets pour qu'elle puisse les corriger commodément. Sur un bout de papier j'ai relevé la note suivante parce qu'elle me fait penser à Paul Valéry expliquant que le *Cimetière marin* lui est d'abord venu comme un rythme qui s'imposait à lui ; et à partir de ma petite expérience j'ai constaté que ce n'est pas seulement vrai de la poésie mais de toute écriture. Cet arrière-plan somatique est bien connu. Mais voici ces quelques lignes : « Quelquefois l'esprit est d'humeur à chanter pour soi hoo ho hum, hum hum ho, o, o, hum hum ho, en marchant d'un pas allègre. Quelquefois ah la la, lara, lara li di dum, lara da la dara, dora di dee dum, en mineur tout en remuant la soupe pensivement. Pré-établissement du rythme ou de la structure rythmique avant les mots, avant les images précises ... » Une fenêtre était restée ouverte et com-

me il y a eu un grand vent cette nuit, les épreuves avaient volé aux quatre coins de la pièce ce matin.

Denise est évidemment quelqu'un qui a besoin d'action, de soutenir ou de combattre ceci ou cela, de prêcher (comme Robert Bly, et, à sa façon, Ginsberg) et cette manifestation Neruda est une aubaine. Depuis plusieurs années elle s'en prenait à la guerre au Vietnam, infatigablement. J'espère qu'on parlera aussi du président Allende ? Bien sûr, dit-elle.

Tandis qu'elle va à la réunion préparatoire de la manifestation, je vais visiter les librairies qui se trouvent aux abords d'Harvard : Grolier, Starr, etc. Dans ces librairies d'occasion j'achète notamment les poésies complètes d'Emerson, les poèmes et pièces de W. V. Moody et tout un lot de livres rares de A. E. ; les universitaires n'ont pas encore découvert cet étrange écrivain irlandais, ce qui explique que j'ai pu les avoir à si bon marché. Je reviens avec un plein sac de livres divers, ravi.

Je visite le Musée des Beaux-Arts qui est très vaste ; je passe beaucoup de temps dans les sections chinoises et japonaises avant d'aller voir plusieurs salles d'impressionnistes français ; tout cela très riche et très impressionnant. Ailleurs, dans une des salles où sont exposés des dessins et aquarelles de ces albums de botanique et de zoologie tels qu'on en faisait au XIX^e siècle, je vois un dessin de P. C. Henderson, « The American Cowslip also known as Shooting Star », 1801 (tiré de R. J. Thornton, *The Temple of Flora*, 1801) mais avant même de connaître ces détails, j'ai immédiatement reconnu la primevère-feu d'artifice de Man Ray dans *Les Mains libres* de Paul Eluard... Voici donc d'où Man Ray a tiré l'idée de son dessin surréaliste : du nom familier de la primevère américaine, « étoile filante »...

Denise me dit qu'elle a l'intention de republier ses premiers poèmes, mais pas ceux qu'elle a publiés dans *The Double Image*, en 1946 je crois, avant de venir aux Etats-Unis. Je les regarde le soir un moment et en effet, je comprends qu'elle ne veuille pas reprendre ces vers qui ne lui ressemblent pas. C'est au contact des Etats-Unis qu'elle est devenue elle-même.

30 septembre. D'une lettre à Jocelyne. « Hier soir je suis allé avec Dorothy et Louis Simpson à cette énorme « party » où une dame Fox faisait une généreuse distribution de son dernier livre. C'est le genre de manifestation que l'on peut voir n'importe où au monde pourvu qu'il y ait beaucoup d'argent : les mêmes sortes de personnages, les mêmes tableaux de Dali, les mêmes histoires, la même tristesse dans le bruit et les rires. Mais il est important d'avoir vu cela, assurément, comme je suis content d'avoir vu jadis le Fort du Ha, comme je suis content de savoir ce que c'est de souffrir chez le dentiste... Il y avait là bon nombre d'écrivains parmi lesquels j'ai rencontré David Ignatow et sa femme Rose, Galway Kinnell et Bill Zavatsky ; également une blonde boulotte qui écrit des romans et poèmes à la mode, Erica Jong. En fait j'ai passé le plus clair de mon temps à bavarder avec Dorothy dans une pièce où l'on dansait. Des jeunes filles se dandinaient et s'agitaient de façon suggestive pour des messieurs aux tempes argentées (le portefeuille aussi je suppose) qui suivaient tant bien que mal le mouvement... What's wrong with the girl and the man if they have fun, Dorothy said. Nothing, I said. Je souriais avec application et je n'avais jamais été aussi triste. C'est ce qui me faisait déformer ce que je voyais. »

1er octobre. Je suis très déprimé. J'ai marché dans Central Park puis je suis allé au musée Gugenheim. Quatorze oeuvres de Brancusi, pour moi le plus grand sculpteur de ce siècle. Je passe tout un quart d'heure devant une version de ma sculpture favorite, *Mademoiselle Pogany*.

3 octobre. En regardant par la fenêtre tout à l'heure j'ai eu brusquement une petite révélation : on sait quand on trouve le vrai mode de suicide, celui qui vous concerne. Si j'avais voulu me tuer, j'aurais été en peine, il me semble, de trouver un moyen acceptable pour moi. Maintenant, je sais : sauter, se laisser tomber d'un endroit très haut, gratte-ciel, tour ou pont (comme John Berryman). Je ne veux pas dire que j'ai envie de le faire à présent.

4 octobre. Je n'écris toujours pas ; je lis à peine et jamais de façon suivie. Cela me tourmente ; je n'aurais jamais cru que l'écriture pût être un acte si essentiel pour un écrivain

d'aussi modeste envergure que moi. Il y a plusieurs explications. D'abord on ne passe pas impunément à une vie plus calme et laissant place aux loisirs après huit ou dix ans d'une vie trépidante où une journée d'une profession alimentaire ne prenait fin que pour laisser place à une autre profession, de vocation certes : écrire. Ecrire ce qui vous plaît mais aussi ce qui vous plaît moins (articles, comptes rendus de lecture). On ne cesse pas tout cela sans en ressentir quelques troubles profonds. Ensuite la rage intériorisée d'avoir toujours été considéré comme un super-homme increvable. Jusqu'à la dépression nerveuse. Cette impuissance actuelle serait une sorte d'auto-punition. D'ailleurs j'ai encore beaucoup travaillé avant de partir aux Etats-Unis ; il y a donc peut-être une certaine fatigue prenant prétexte de ce déracinement pour se manifester.

Ce déracinement. Ce n'est certes pas que je suis désorienté ou isolé. Pas du tout. J'ai de nombreux amis, je suis à l'aise et parfaitement adapté, à tel point que beaucoup ici s'en étonnent. C'est du déracinement de mon travail qu'il s'agit. Je fais toujours plus ou moins oeuvre critique, c'est-à-dire que (même si tout écrivain ne parle jamais que de lui-même) j'ai le goût d'expliquer, de montrer des choses nouvelles ou oubliées et que je crois intéressantes pour quelque raison. Je disais bien dans le *Gautier* que je n'écrivais pas mais qu'on me faisait écrire. *On*, c'est ce petit public d'amis et de lecteurs inconnus. Je veux dire que si je peux écrire, c'est parce que dans mes parages spirituels, plus ou moins proches, il y a la présence de personnages aussi variés que Maurice Nadeau, Jean Piel, Mathieu Bénézet, Michel Deguy, etc., et aussi quelque lectrice de Maisons-Alfort, quelque lecteur de Bruxelles que je ne connais. Ils ne lisent pas toujours, évidemment, ce que j'écris ; il n'importe : ce sont eux qui me pensent. Ne les ayant plus, je suis sans voix.

Peut-être y a-t-il un trouble plus profond, la peur d'avoir à changer de langue, avec ce que cela implique. Je n'étais qu'un bébé juste arrivé en Afrique lorsqu'a commencé cette hésitation d'une langue à une autre ; et cela a continué trop longtemps avec les hasards de ma vie (j'ai longtemps été comme le petit garçon du *Silence* de Bergman, un film que j'adore

à cause des problèmes de langue au centre de l'intrigue dans cet hôtel étrange en pays étranger ; il y a un peu de cela aussi dans *Un soir un train* de Delvaux) et si cela a donné au garçonnet certaine souplesse et rapidité, cela a laissé à l'arrière-plan une inquiétude, celle de n'avoir aucun lieu linguistique et géographique : on est de tel ou tel endroit, et on a tel accent. Mais moi, d'où suis-je ? J'en ai pris conscience beaucoup plus tard ; j'ai décidé que puisque ma famille était de l'Ouest de la France, j'étais de l'Ouest moi aussi, comme l'indique clairement mon nom en *eau* ; c'est logique. Mais il y a quelque chose en moi qui ne le croit pas. Qui sait si je ne me suis pas mis à écrire pour prouver que j'avais une langue spécifique, une langue bien à moi ?

Au début de mon séjour ici, les trois premières semaines peut-être, la pensée se faisait en plusieurs langues : telle sorte de réflexion se faisait en anglais, telle autre en français. Or je ne suis pas en situation bilingue, comme l'est par exemple un Canadien ou un Belge ; je n'ai pas à opter pour l'une ou l'autre. Curieusement, lors de mon séminaire, il m'est arrivé deux ou trois fois, en cas de conflit entre les deux langues pour formuler une idée, de basculer dans une troisième, l'allemand ; et je n'en prenais conscience qu'après avoir déjà lâché quelques mots en allemand... J'étais plusieurs. Il restait à en rire. Maintenant je ne suis de nouveau qu'un ; les morceaux de la personnalité se sont rassemblés, mais je ne suis pas plus avancé : je pense à présent en anglais et la traduction en français m'est pénible ; donc je n'écris pas.

Difficulté et facilité de se trouver à un degré zéro. Le passé récent ou lointain a perdu tout poids sur ma vie immédiate, sur ma main qui écrit. Il m'est impossible de penser à ce que j'ai laissé derrière *simultanément*, moins à cause de l'espace qu'à cause du temps (celui-ci réductible à celui-là). Impossible de se dire à cause du décalage horaire : en ce moment-ci, ils font ceci ou cela. Toute cette partie de ma vie devient théorique, sans plus.

4 octobre. Angeline a été invitée par des voisins qui habitent quelques étages au-dessous ; Helen aussi, mais comme elle n'est pas là, j'y vais à sa place. Lui, est un médecin, spécialiste de je ne sais quoi, qu'elle a connu lors de manifes-

tations politiques. Un médecin non conservateur, c'est plutôt rare en effet. Mais catastrophe, il y a deux autres médecins, car il a invité son père, également médecin, et un de ses amis, médecin brésilien en séjour d'étude aux Etats-Unis. Rapidement, dans la conversation, la nouvelle gauche laisse place à la médecine, profession de prestige et de rapport en Amérique. Ils parlent de la malhonnêteté de beaucoup de leurs collègues qui noient leurs clients dans de pseudo médicaments ou de remèdes périmés à cause de leur paresse à s'informer. Puis ils s'en prennent à la prétention des psychanalystes, les psychiatres étant, selon eux toujours, plus sympathiques. Leur conclusion est que la psychanalyse est une vaste escroquerie. Angeline qui chaque semaine va chez un psychanalyste, proteste. Moi, je ris dans ma barbe, ma phobie (ma crainte, en fait) des médecins et autres thérapeutes se réjouissant de les voir se dévorer entre eux.

« Vous voyez, dis-je en rentrant à Angeline. Et vous voulez que je me fasse soigner par un psychanalyste ? » Et je me mets à déblatérer sur le compte des malheureux praticiens quelques rosseries ou clichés : Tout Américain normalement constitué va chez son psychanalyste une ou deux fois par semaine ; c'est le directeur de conscience qui remplace le curé ou plutôt le complète si l'on en juge pas le nombre de sectes et d'églises ; psychanalyse et astrologie sont les deux mamelles des Zétazunis... « Ah oui, dit pour finir Angeline en se dressant de toute sa hauteur, hé bien vous pouvez devenir complètement timbré, vous pouvez crever, je m'en fiche », et comme l'éclair, suivie de ses cheveux blonds, elle part en claquant les portes. J'entends rire légèrement ; c'est Helen, et une autre, que je n'avais pas vues sur le canapé : « Vous voulez une tasse de café », dit-elle.

5 octobre. Dîner chez Louis et Dorothy. Louis et moi nous livrons à notre jeu favori : chahuter les Anglais. En fait nous les aimons bien ; d'ailleurs Louis va séjourner assez souvent en Grande-Bretagne. Il prétend qu'on ne peut jamais rien apprendre à un Anglais : il ne vous contredira pas par politesse, mais par devers lui il sera plein de compassion pour vous. Les Anglais, dit Louis, sont convaincus de leur supériorité, et j'en sais quelque chose : à la Jamaïque, où je suis

né, ils vous disaient constamment : Oui, en effet, vous pouvez faire des choses intéressantes... Bravo... Vous êtes fort... Mais il y a une chose que vous ne pourrez jamais atteindre... : Etre Anglais ! Et puis les Anglais encaissent n'importe quoi. Marx disait à Engels (ou le contraire) : je vais vous montrer pourquoi c'est perdre votre temps que de vouloir changer les Anglais. Il emmène son ami à l'église et là, durant le sermon, le pasteur déverse des torrents d'accusations et tempête contre les péchés de ses ouailles : « Vous êtes hypocrites, avares, brutaux, vous vous enrichissez aux dépens des faibles, vous... » et ainsi de suite, avec force métaphores mettant en garde contre l'ire divine. Et à la fin du service, chacun de serrer la main du pasteur « Ah, monsieur le Pasteur, votre sermon était absolument magnifique ». Comprenez-vous, disait Marx, pourquoi on ne les changera pas ? Stimulé par Louis et le bourbon, je me lance dans l'action : Les Anglais sont froids, constipés, peu communicatifs et distants, mais les Italiens, qui sont bruyants, bavards, hâbleurs et agités ne sont pas moins pénibles. Cela doit venir du climat. Il suffirait de transférer les Anglais en Italie et les Italiens en Angleterre ; cela les équilibrerait. Avec le Marché Commun cela devrait être possible. Et puis songez à la tête que feraient les Ecossais et les Irlandais face à des Italiens ! Encore que si on transférerait aussi le Pape en prime, cela pourrait s'arranger avec les Irlandais... Trop de bourbon, en effet.

6 octobre. C'est de nouveau la guerre entre Israël et l'Egypte. J'en ai vu des images à la télévision. La guerre, ma vieille obsession. Ici, tout ce qui me dégoûte : les forces armées et la religion avec les grands intérêts derrière ; le fanatisme va se déchaîner de part et d'autre. Et l'hystérie facile de ceux qui, à l'extérieur et n'ayant rien à perdre vont s'amuser à envenimer la situation. Je prévois déjà ce à quoi on va assister ici, à New York.

Angeline m'a trouvé prostré sur un fauteuil. Elle qui rentre de sa séance hebdomadaire de psychanalyse prétend représenter le bon sens et elle me secoue pour que nous allions manger à quelques pas dans la 95e Rue à un restaurant haïtien. Il y a beaucoup d'Haïtiens dans ce secteur ;

moins que de Portoricains évidemment. C'est le restaurant le plus minable et le plus sympathique que j'ai jamais vu. On y parle français ou bien un dialecte particulier auquel je comprends rarement un mot. Nous y sommes les bienvenus car nous y parlons en français. « Nous aussi nous sommes français », dit un Noir bien habillé qui faisant ses poches un moment plus tôt pour trouver je ne sais quoi, a posé deux rasoirs de type coupe-choux sur le comptoir. Comme la pièce est petite il n'y a que trois tables et les conversations entre les clients se lient facilement. Amusant et agréable de s'entendre répondre dans un français un peu apprêté au moment où je salue en sortant : « Au-revoir, ché monsieur ». Tiré de mon humeur sombre, je me force à ne pas remettre la télévision en rentrant pour avoir des nouvelles de la guerre.

7 octobre. J'ai fini de relire tout le manuscrit des *Poésies de A. O. Barnabooth* de Valery Larbaud traduites par Ron Padgett et Bill Zavatsky qui ont vraiment fait un bon travail. Tout le côté extrêmement érotique de « L'ancienne gare de Cahors » leur avait pourtant échappé. Une chose bizarre attire mon attention dans l'édition Poésie-Gallimard de Larbaud ; c'est « Et vous grandes places à travers lesquelles j'ai vu passer la Sibérie et les monts du Samnium ». Bill me dit que c'est bien *places* dans le Larbaud de la collection La Pléiade. Je pense que ce devrait être *glaces* et non *places* qui n'a pas grand sens. Il faudrait vérifier mais je n'ai rien ici. Je leur suggère d'écrire à Pascal Pia qui saura cela.

9 octobre. Je sais pourquoi on ne voit plus Norma. J'ai eu une conversation téléphonique avec elle. Elle dit qu'elle a été écartée par Angeline que je n'ai pourtant jamais entendu faire de commentaire à ce propos, et malgré Helen qui semblait l'aimer beaucoup. Elles se font la vie dure, ces filles. Dommage, j'aimais bien Norma.

Louis (Simpson) me dit, à propos d'un poème qu'il avait publié en revue puis complètement remanié pour le publier en volume : « Puisque les peintres font plusieurs états d'une gravure, d'un tableau, pourquoi ne ferais-je pas deux versions d'un même poème ? » Il me rassure au sujet de la première version que j'avais traduite dans *Les Lettres Nou-*

velles : « Je publierai les deux côte à côte, un de ces jours ».

10 octobre. A Boston il y a eu trois meurtres raciaux la semaine dernière : Coups de couteau dans un cas, un pêcheur écrasé à coups de pierres dans l'autre cas ; une femme arrosée d'essence et brûlée vive dans le troisième. Trois Blancs. Et Boston semblait la ville la plus calme des Etats-Unis.

10 octobre. Plus tard, le soir. A la télévision j'ai regardé *Don't be Afraid of the Dark*, un film du genre de *Rosemary's Baby*. Une femme apparemment petite, agréable, gentille mais pas très jolie ; assez bien faite mais sans excès, peu de seins et même un peu grassouillette. Assez récemment mariée à un brave garçon trop préoccupé de gagner de l'argent et de faire une carrière. Elle, de son côté, passe la journée dans son intérieur moderne et très confortable et sort parfois faire des courses. Elle commence à voir des choses, des êtres étranges sortant de son sous-sol, et à ce point on passe d'une vision objective à sa vision pathologique hantée de gnomes ricanants, etc. Je crois que va se développer une nouvelle forme de films d'horreur pour grand public. L'horreur future viendra comme cela, non de châteaux hantés par Dracula, trop poétiques pour un grand public, mais du train-train quotidien et confortable, dans une atmosphère de dépression nerveuse. Les gens veulent l'horreur à domicile, vraisemblablement, dans leur propre vie. Le héros n'est plus le playboy bellâtre, la pin-up magnifique, mais de ces gens comme n'importe qui, comme on en voit dans le métro ou à l'épicerie. Ici le côté sexuel de l'action est beaucoup plus fort, il me semble, avec une femme « ordinaire » qu'avec une femme stéréotypée.

Demain matin je vais à Washington avec Ruth Miller, par avion, de très bonne heure.

12 octobre. Washington. Une ville prétentieuse et artificielle, dans sa partie centrale et touristique au moins. De grands édifices publics de style néo-classique ou pseudo-gothique, y compris un obélisque pour célébrer George Washington, une sorte de grand phallus très blanc avec une lumière rouge au sommet. Les autres présidents ont aussi leur monument. Jefferson a un temple circulaire à colonnes par lesquelles on peut apercevoir de loin sa statue de plus

de six mètres de haut. Le mémorial de Lincoln est également à colonnade mais rectangulaire ; une gigantesque statue de Lincoln assis est au centre. Pas très loin, le centre Kennedy est une sorte d'immense boîte à chaussures qui abrite un ou deux théâtres, une ou deux salles de concert, un cinéma, un ou deux restaurants, etc. A l'intérieur, de hautes colonnes de marbre car on a voulu que l'ensemble soit grandiose, un grandiose apparenté à celui du métro de Moscou. A côté du Kennedy Center se trouve le Watergate qui est un vaste complexe d'hôtels et de magasins de luxe ; son activité ne se ressent pas des scandales en cours, au contraire.

Musée de peinture. Trop à voir, évidemment ; on ne voit jamais vraiment que deux ou trois choses. *Gare Saint-Lazare* de Manet : La très jeune femme en bleu à gauche a de longs cheveux blond fauve tirés en arrière pour dégager le visage, les oreilles un peu grandes où sont accrochées de grandes boucles qui font de l'ombre sur sa joue. Elle tient un livre ouvert en attendant assise près des grilles. Sur ses genoux se trouvent aussi un éventail replié et un chiot, petit cocker ou épagneul aux yeux fermés. Qui est-ce ? La gouvernante anglo-saxonne de la fillette auprès d'elle ? La grande soeur ? Nous tournant le dos, la fillette a posé sa grappe de raisins sur la pierre et regarde du côté des trains et de la fumée, tenant les barreaux noirs à pleine main au risque de salir sa belle robe grise et bleue. La jeune femme en bleu a levé les yeux de son livre et regarde vers moi ; elle sourit un peu. Elle ne comprend pas que j'aie choisi de m'arrêter à elle. 1873. Comme la lumière d'une étoile morte nous parvient enfin aujourd'hui dans toute son intensité, il y a l'espace d'un siècle dans ce regard que nous échangeons. A mesure que je la fixe, que je scrute ses yeux sombres, je sens un peu de rose monter à ses joues. Je vais me lever de la banquette où j'écris ceci. M'en aller pour ne pas la gêner.

La *Repasseuse à contre-jour* de Degas est penchée sur des chemises ; elle-même et les linges pendus au plafond sont dans la buée. Il y a trop de mélodrame dans la *Repasseuse* du jeune Picasso pour qu'elle me touche autant que celle-ci. Il y a surtout un beau poème en prose du premier

livre de Pierre Reverdy qui aurait pu être inspiré par la toile de Degas. (Ces deux paragraphes ont été écrits au dos d'un prospectus.)

Le soir je suis allé avec Ruth et Joan, notre hôtesse, au Ford Theater ; c'est le théâtre où Lincoln a été assassiné et que l'on a restauré tel qu'il était alors, avec une loge vide à droite, celle où se trouvait Lincoln. La pièce s'intitulait *The American Revolution*. Les critiques étaient bonnes mais la pièce exécration. Une espèce de reconstitution modernisée durant laquelle les acteurs se mettaient à chanter des ballades ; par exemple, en une sorte de French cancan, le refrain suivant : *Liberty, property / But no tea!*, à propos de la Boston Tea Party. Ruth était furieuse que la Révolution américaine soit si sottement envisagée.

Ce matin, je suis allé voir la Phillips collection, un étrange petit musée qui contient des oeuvres magnifiques ; j'ai surtout passé mon temps dans une petite salle toute entière réservée à Paul Klee.

A midi, j'avais rendez-vous avec John Brown au Cosmos Club, un de ces clubs privés très chics copiés sur l'Angleterre. Le portier m'arrête au passage pour vérifier que je ne me trompe pas d'adresse. A l'intérieur, un maître d'hôtel en livrée a un léger sursaut lorsque je lui dis que j'ai rendez-vous avec M. John Brown. Je comprends bien que mon blue-jeans, ma chemise ouverte et mon blouson de nylon composent une tenue qui n'est pas tellement courante en ces lieux. John m'attend pour déguster un excellent vin blanc. Et lui qui à Paris s'habille volontiers de la façon la plus simple, avec une casquette et un caban, porte cette fois un costume de tweed de coupe parfaite avec gilet et cravate assortie. A Paris, c'est moi qui porte fréquemment un costume. Sans doute John s'est-il aussi amusé de ce changement en moi. Il y a là une grande leçon : changement de pays, changement de pelure (changement de peau ?). On ne joue plus le même rôle.

Les quartiers périphériques de Washington sont infiniment plus sympathiques que le centre officiel. Je suis allé à Georgetown ; c'est la partie la plus ancienne, semble-t-il, car les maisons (restaurées) y ont un agréable cachet américain.

Il y a là un grand nombre d'antiquaires ; j'en ai visité plusieurs pour trouver un objet rare et bon marché ; en vain, car aucun ne réunissait ces deux qualités à la fois. Je me suis rabattu sur les livres et j'ai acheté les *Poésies complètes* de Vachel Lindsay.

13 octobre. Je retire ce que j'ai dit des quartiers périphériques. En fait, je n'étais allé que dans les beaux quartiers jusqu'ici. Je m'étais déjà étonné de ne voir que peu de Noirs alors que je sais qu'ils sont assez largement majoritaires dans la ville. Aux environs de l'Université Howard, pratiquement réservée aux seuls Noirs, la population est uniquement noire ; les quartiers sont parfois très pauvres et, restes des émeutes d'il y a quelques années, on peut encore voir des pâtés de maisons détruits aux murs encore calcinés. Ruth Miller devait aller à l'Université Howard et lorsque nous y sommes arrivés, c'était par hasard le jour de la parade de l'université, ce que nous ignorions : quantité de fanfares et orchestres défilent en costumes chamarrés, précédés de majorettes qui dansent. La foule des badauds n'est pas très dense mais entièrement noire, sans exception. Les seuls Blancs sont des policiers enfermés dans leurs voitures dans des rues adjacentes. Je veux voir de plus près. Non, n'y allez pas, dit Ruth, c'est dangereux. Je descends de voiture. Comme d'autres spectateurs, je prends des photos de la parade, bien conscient cependant qu'on me regarde d'un mauvais oeil. Trois Noirs viennent vers moi et m'interpellent, mais je leur dis que je prends des photos pour ma famille et mes amis et que je suis français. On me laisse tranquille. Lorsque je reviens à la voiture, Ruth me dit que je n'aurais pas dû faire cela qui met les Noirs en colère. Je monte sur mes grands chevaux et déclare quelque chose comme : « Je ne suis pas raciste, moi, car je n'admets pas la séparation des Noirs et des Blancs. Cette parade m'intéresse autant qu'eux et moi aussi je prends des photos. On n'a pas à accepter passivement le racisme, on n'a pas à accepter cette règle du jeu, surtout quand les uns exploitent les autres, etc. ». Décidément, c'est la deuxième fois que je m'accroche avec Ruth Miller sur un sujet de ce genre : Hier soir, comme chaque soir, nous regardions chez Joan les nouvelles de la guerre au

Moyen-Orient et les manifestations qui s'ensuivent aux Etats-Unis ; et Ruth disait qu'elle voulait partir la semaine prochaine par charter en Israël, où elle était l'été passé). Je me demandais, sans rien en dire, quel bien cela pouvait faire qu'une vieille dame aille en Israël apporter son soutien moral ; ne sachant que faire de son temps ici et allant verser de l'huile sur le feu en un endroit qui a déjà assez de ses problèmes. Mais lorsqu'elle parle d'écraser le monde arabe, de liquider ces Arabes qui sont des bons à rien et dangereux, selon elle, cela je ne peux le laisser passer sans rien dire. Et je lui dis qu'elle tient là des propos inquiétants, que je n'aimerais pas voir écraser un peuple entier, quel qu'il soit, bien que je n'ai rien à fichez ni des Arabes ni des Juifs ; que les Américains, les Russes et dans une moindre mesure des Français, les Anglais, etc., pour des raisons d'intérêts et de prestige jouent un bien sale rôle en exploitant des couillonnades de races, de religions, de mur et de frontières... Tout ceci trop rageur, trop brutal et trop schématique pour être véritablement le fond de ma pensée.

L'après-midi nous allons à Mount Vernon en Virginie voir la maison de Washington. Plutôt qu'une maison, c'est presque un château du XVIIIe siècle. Très grand. A l'intérieur, les pièces sont pleines d'objets divers ayant quelque rapport avec Washington ou lui ayant appartenu. A l'écart de la demeure principale, les cuisines, les réserves, les garages, les écuries et les habitations pour les esclaves. Cela ressemble à n'importe quelle maison riche du XVIIIe siècle, mises à part des cahutes des esclaves.

Octobre (sans date). En passant devant une nappe d'eau murale que les aspérités du mur transforment en calme cascade, entre Broadway et la 6e Avenue, dans la 50e Rue, j'ai pensé à un jeu de mots. En rentrant, je clame que je viens de faire un poème, le premier depuis dix ans : *« J'ai bien trop chaud mais / A mener mes maux tu m'aides / Et ris rideau d'eau »*. Un haïku. Helen qui ne connaît pas le français déclare qu'elle aime tellement le dernier vers qu'elle le retiendra facilement. Ah, la poésie, c'que c'est tout d'même ! Et de trop chômer.

SERGE FAUCHEREAU